

ADANIA SHIBLI

Nous sommes tous
à égale distance
de l'amour

roman traduit de l'arabe (Palestine) par Sarah Siligaris

ACTES SUD/Sindbad

À A. Ch.

LE DÉBUT

Hier, le temps était agréable. Il ne pleuvait pas encore lorsque nous sortîmes au jardin public avec les enfants des voisins. Nous étions quatre à jouer et à courir. Nous nous cachions ici et là. Nous étions entourés de papillons qui semblaient s'amuser avec nous. Après cela, nous nous installâmes sur un grand rocher. Ce fut à cet instant que je m'en aperçus. Je n'observais les choses autour de moi que pour les lui décrire dans mes lettres. Je ne pouvais plus vivre sans les siennes et je craignais de me retrouver un jour sans elles, seule.

Plus tard, en rentrant chez moi, je trouvai une courte lettre de lui.

Cela faisait deux ans que nous nous écrivions.

Je lui envoyai ma première lettre sur les conseils de mon patron pour lui demander son avis sur différents sujets. Mon patron n'aimait pas s'adresser directement aux inconnus. Je choisis mes mots avec précaution et une pointe d'inquiétude.

Deux jours après, il me répondit brièvement mais sur un ton plutôt chaleureux que je remarquai entre les lignes et qui me rendit heureuse tout l'après-midi, sans raison. Probablement parce que je suis très sensible et que je m'émeus facilement de tels signes.

Plus tard, je lui envoyai une deuxième lettre pour lui demander des précisions sur le même sujet, car je n'avais pas bien compris sa réponse. Il me répondit. Sa deuxième lettre fut aussi brève que la première, les deux étaient plus courtes que les miennes, et il les concluait par une formule de politesse assez neutre. Il écrivait "Cordialement", tandis que moi je finissais par "Très cordialement".

J'ignore pourquoi, mais, dès le début, je lui cédaï.

Puis les jours se succédèrent, sans rien d'intéressant. Je n'étais satisfaite ni de mon travail ni de rien d'autre. Je vivais machinalement et je répétais les gestes avec morosité. Pourtant, la présence de ses deux lettres posées sur les étagères de mon bureau me forçait de manière irrationnelle à me rendre au travail tous les jours. Ses deux lettres, mais aussi le noyer dont les branches se déployaient par-dessus la clôture d'un jardin, sur le chemin que j'empruntais pour aller au travail. Je passais dessous tous les matins. J'aurais pu traverser et prendre le trottoir d'en face, mais je m'étais habituée à ce sentiment d'orgueil qui m'envahissait quand je devais courber la tête pour cet arbre, pour passer dessous. Surtout en hiver, lorsque ses fines branches devenaient plus fragiles. À la fin du printemps, elles se couvraient de feuilles, m'obligeant à me baisser davantage. Tandis qu'en automne ces mêmes feuilles me poursuivaient, puis s'arrêtaient brusquement ou s'envolaient dans une autre direction.

Ses deux lettres m'avaient comme ensorcelée. Dans ma solitude, elles m'avaient émue, à l'instar du noyer. La délicatesse qui s'en dégageait ne se dissipait pas avec le temps. Au contraire. Je me surpris même à chercher un nouveau prétexte pour lui écrire une troisième lettre.

Mais ma vie était si monotone.

Je lui écrivis une troisième lettre.

Je l'informai que j'avais quitté mon travail et que j'avais déménagé. Je lui indiquai ma nouvelle adresse. J'écrivis plusieurs lettres semblables que j'envoyai à quelques connaissances pour me sentir moins bête. J'hésitai longtemps avant de la lui envoyer. Il ne répondit pas.

Quelques semaines plus tard, l'un de mes amis me fit remarquer qu'une erreur s'était glissée dans l'adresse. Là encore, je me sentis très bête, d'une bêtise d'un autre genre cette fois. Je corrigeai l'adresse puis l'envoyai à tous mes correspondants, sauf lui. C'était mieux ainsi.

N'était-ce pas le tout début de notre correspondance qui m'avait attirée vers lui, quand mon patron m'avait demandé d'écrire plutôt que de parler au téléphone, comme si cette personne prenait plaisir à s'isoler du reste du monde? Il refusait de parler à quiconque. Il ne s'accrochait à aucune illusion. La brièveté de ses deux lettres prouvait bien qu'il ne souffrait pas de cet isolement. Tandis que moi, j'avais été toute ma vie incapable de dire "non". J'avais toujours eu des désirs irrationnels, et mon attirance pour lui en était un exemple.

Quelques jours plus tard, je lui envoyai l'adresse exacte.
Me répondrait-il?

Je me méprisai aussitôt d'avoir agi de la sorte et je tentai de l'oublier de toutes mes forces.

Le logement dans lequel je venais d'emménager m'éloignait encore un peu plus de la vie et des problèmes des autres. Quant à mon nouveau travail, c'était le néant, ou pis. Même le déjeuner n'avait pas de saveur. Puis le temps passa, et je m'habituai au bruit des gouttes qui fuyaient du robinet de ma cuisine.

Quand il pleuvait, je repensais au noyer et aux gouttes de pluie qui restaient suspendues à ses branches après l'ondée. En passant dessous, je frôlais parfois une branche qui s'agitait et m'arrosait d'une rosée légère. C'était bon.

Il pleuvait toujours lorsque j'entendis s'ouvrir le portail du jardin. Ma vieille voisine venait de nettoyer le conduit d'eau et d'enlever les feuilles mortes qui s'étaient amassées. "Pourquoi tu ne lui écrirais pas encore? me dis-je. Tu as atteint le sommet de la bêtise en lui écrivant une troisième fois, pourquoi pas une quatrième?"

Mais il répondit.

Il évoqua le froid, il le trouvait rude. Puis il dit qu'il n'aimait pas la ville où je vivais et que les arbres ne l'intéressaient pas particulièrement. Enfin, pour régler le problème du robinet, il me conseilla, en citant un vieux sage grec, d'entourer l'orifice du robinet d'un fil de coton et de le tendre jusqu'à l'évier pour que les gouttes d'eau s'écoulent en silence.

Depuis ce jour, nous nous sommes beaucoup écrit. Nous échangeons une lettre par mois au début, puis une par semaine.

Je commençais mes lettres par "Cher Monsieur". Mais subitement, ces deux mots changèrent de résonance, et je devais m'en méfier et me convaincre qu'ils n'existaient pas.

Malgré tout, je ne me sentais moi-même que lorsque je lui écrivais et que je lisais ses lettres, bien que je n'avais jamais entendu sa voix et que je ne l'avais ni vu ni touché. Le seul fait de penser à lui me donnait le goût de vivre.

Je piochais l'un de ses mots au hasard et j'en cherchais les sens cachés ou les sous-entendus. S'il avait conclu l'une de

ses lettres par “Cordialement”, je me mettais à en chercher le sens dans le dictionnaire, source impartiale et fiable.

J’essayais ensuite de me raisonner, mais en vain. Il me poursuivait, comme une brise sur ma nuque. Je sentais sa présence jusque dans l’étroite ruelle qui menait chez moi. Tous les matins, il me semblait qu’il était là lorsque j’entendais les pas de ma vieille voisine, d’abord à travers la fenêtre de la chambre, puis à travers celle de la cuisine. Elle refermait derrière elle le portail et s’engageait sur le chemin pavé du jardin, suivie par le crissement d’un sac en plastique.

Mais il était si loin !

Pourtant, nous nous écrivions. À mes yeux, il était probablement le seul à percevoir et à comprendre de quoi ma vie était faite : un noyer, ma vieille voisine et surtout l’attente de ses lettres.

Je recevais une lettre de lui le dimanche matin. Alors que je lui écrivais tous les jours pour me livrer à lui. J’attendais le mercredi avant de lui envoyer tout ce que j’avais écrit, tant je craignais de le lasser et de le perdre s’il eût reçu une lettre quotidienne. Cette peur m’attristait, mais je m’y étais résignée.

Ce fut hier seulement que je reconnus que je l’aimais, après avoir reçu ce court billet dans lequel il me demandait de cesser notre correspondance et de ne plus lui écrire.

J’en eus les larmes aux yeux. J’aurais voulu avoir la force de lui dire “non”.

Je devais le faire.

Je m’assis et j’écrivis : “Je t’aime.” Puis tout se précipita.

Ce fut la première lettre. Il ne répondit pas. Je refusai de l’admettre, car je souffrais trop. J’écrivis une deuxième lettre, il ne répondit pas non plus. Je souffrais encore plus. J’écrivis alors une troisième lettre et je me sentis apaisée.

Je les lui écrivis sans attendre le mercredi pour les poster. Je m'étais contentée de trois jours. Je lui écrivis la quatrième, puis la cinquième, avant de me décider à m'arrêter là.

Je pensais à lui chaque jour. Où était l'erreur? De l'avoir aimé? De le lui avoir avoué? De ne pas le connaître? J'étais épuisée. Même le bruit du sac en plastique entre les doigts de ma voisine m'irritait.

Mais je finis par lui écrire encore et encore. Je n'avais plus peur de rien. Tout se précipitait, sans obstacle, vers la mort.